

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah! que me dites-vous? Quelle étrange manie  
 Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?  
 Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,  
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.  
 Qui le croira, madame? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche;  
 Jamais de tant de soins mon esprit agité  
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.  
 Favorables périls! Espérance inutile!  
 N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille?  
 J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.  
 Ce héros, si terrible au reste des humains,  
 Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,  
 Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,  
 Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,

Suçà même le sang des lions et des ours<sup>1</sup>,  
 Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :  
 Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.  
 Et tu la plains, Doris! Par combien de malheurs  
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs!  
 Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...  
 Mais que dis-je, expirer? ne crois pas qu'elle meure.  
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,  
 Achille aura pour elle impunément pâli?<sup>2</sup>  
 Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.  
 Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle  
 Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment.<sup>3</sup>

1. Le poëte, selon la remarque de Louis Racine, a su ennoblir des détails qu'il a empruntés à Stace :

Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis  
 Uberibus satiasset famem, sed scissa leonum  
 Viscera, semi-animesque libens traxisset medullas.  
 (Achil., lib. II.)

« On le vit dédaigner les aliments ordinaires, et les mamelles d'une nourrice n'allaitèrent point son enfance; mais il dévorait les entrailles déchirées des lions, et leur moelle encore toute fumante. »

2. *Impunément pâli!* Quelle énergie et quelle originalité d'expression! Et tout ce rôle d'Ériphile est rempli de traits semblables. Racine n'a rien écrit de plus parfait dans l'expression des sentiments amers et violents. (L.)

3. Nous avons déjà vu, dans *Bajazet*, le mot *croître* employé activement :

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Nous en trouverons un autre exemple dans *Esther* :

Que ce nouvel honneur va croître son audace!

Voltaire, dans ses remarques sur Corneille, s'exprime ainsi : « *Croître*, aujourd'hui, n'est plus actif : on dit *accroître*; mais il me semble qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments, mes ennuis, mes douleurs, mes peines*. » On peut ajouter à cette observation que *croître*, selon l'Académie, peut s'employer dans le sens actif en poésie; alors il signifie, comme ici, *augmenter*. Nous pensons que l'exemple de Racine et l'autorité de l'Académie doivent faire loi. (A. M.)

Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.  
 Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?  
 On supprime des dieux la sentence mortelle;  
 Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,  
 Le nom de la victime est encore ignoré :  
 Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,  
 Ne reconnois-tu pas un père qui balance?  
 Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci  
 Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici :  
 Une mère en fureur, les larmes d'une fille,  
 Les cris, le désespoir de toute une famille,  
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler,  
 Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?<sup>1</sup>  
 Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :  
 Je suis et je serai la seule infortunée.  
 Ah! si je m'en croyois...

DORIS.

Quoi! que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,  
 Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,  
 Je ne coure des dieux divulguer la menace,  
 Et publier partout les complots criminels  
 Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, madame!

1. *L'accabler* se rapporte à Agamemnon : la grammaire veut qu'il se rapporte à sang. Le pronom est trop éloigné du nom. (G.)

ÉRIPHILE.

Ah! Doris! quelle joie!  
 Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie  
 Si, troublant tous les Grecs et vengeant ma prison,  
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;  
 Si leur haine de Troie, oubliant la querelle,  
 Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguissent contre elle,  
 Et si de tout le camp mes avis dangereux  
 Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit. On vient. Clytemnestre s'avance.  
 Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,  
 Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux<sup>2</sup>.

1. Dans cette scène entre Ériphile et sa confidente, ce qui lie au sujet le personnage épisodique, c'est la crainte que cette rivale jalouse ne révèle à l'armée l'oracle de Calchas : elle devient utile à l'action, en augmentant le danger d'Iphigénie. Tout le rôle d'Ériphile est en général véhément, passionné, théâtral; il fait mieux ressortir la douceur, la tendresse délicate d'Iphigénie. (G.)

2. Ici la scène reste vide : Ériphile et sa confidente s'en vont d'un côté, Clytemnestre avec la sienne entrent de l'autre : défaut bien remarquable dans une tragédie dont la conduite est si justement admirée; mais Racine a mieux aimé laisser la scène vide que de ne pas préparer l'atroce perfidie d'Ériphile. Il a jugé que ce défaut de liaison entre deux scènes était moins essentiel que le défaut de préparation d'un coup de théâtre si important. L'art est donc bien difficile, puisqu'il arrive quelquefois que le poète n'a que le choix des défauts! (G.)

## SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie<sup>1</sup> :  
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,  
Elle excuse son père et veut que ma douleur  
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.  
O constance ! ô respect ! Pour prix de sa tendresse,  
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse<sup>2</sup> !  
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,  
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.  
Il vient. Sans éclater contre son injustice,  
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

## SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame ? et d'où vient que ces lieux  
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux<sup>3</sup> ?

1. Il y a : *je le fuie*, dans l'édition de 1697. *Le* se rapporterait à Agamemnon, ce qui n'est pas facile à croire. Il est préférable de supposer une faute d'impression, et d'admettre la leçon des premières éditions : *je la fuie*, se rapportant à Iphigénie.

2. Observez ce que c'est que d'adapter l'expression à la situation et au personnage. Si ce mot *paresse* n'était pas ici en dénigrement, ou si c'était Agamemnon qui s'en servit, il ne serait pas supportable. Il est ici pour *lenteur*, et vaut beaucoup mieux. (L.)

3. C'est une idée très heureuse dans le plan de Racine, et une idée qui

Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée :  
Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?  
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?  
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?  
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.  
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.  
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime<sup>4</sup>.

lui appartient, d'avoir tout arrangé de manière qu'Agamemnon soit obligé de venir chercher Iphigénie. C'est ainsi qu'on produit cette suspension qui tient le spectateur en transe. Le spectateur dit comme Clytemnestre :

Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

Et l'effet redouble lorsque après les premiers mots Clytemnestre s'écrie, en voyant entrer sa fille :

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous.

Ce n'est pas tout d'avoir de belles situations : le sujet les donne quelquefois à l'homme médiocre ; mais l'homme habile sait aussi les préparer et les graduer pour en augmenter l'effet. (L.)

1. Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur âme, et qui laissent ensuite éclater tous les sentiments qui les déchirent. (VOLTAIRE.)

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
EGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;  
Venez remercier un père qui vous aime,  
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même <sup>1</sup>.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez  
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :  
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.  
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :  
Quand vous commanderez, vous serez obéi.  
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :  
Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre.  
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,  
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;  
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,

<sup>1</sup>. Ironie amère extrêmement théâtrale, parce qu'elle porte le trouble dans le cœur d'Agamemnon, et lui apprend que ses desseins sont déçus. (G.)

Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.  
Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;  
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,  
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,  
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie  
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,  
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,  
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;<sup>1</sup>  
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,  
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,  
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,  
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.  
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter  
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;  
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,  
D'un triomphe si beau je préparois la fête.  
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,  
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.  
Non que la peur du coup dont je suis menacée  
Me fasse rappeler votre bonté passée :  
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,

<sup>1</sup>. Cette idée si touchante a pu être inspirée à Racine non-seulement par Euripide, mais par le passage suivant de Lucrèce :

Muta metu, terram genibus summissa petebat;  
Nec misera prodesse in tali tempore quibat,  
Quod patrio princeps donarat nomine regem.  
(Luc., lib. I.)

« Soumise et muette d'effroi, de ses genoux elle presse la terre. Que lui servit dans ce moment cruel d'avoir la première donné au roi le nom de père? »

Ne fera point rougir un père tel que vous ;  
 Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,  
 J'aurois su renfermer un souvenir si tendre ;<sup>1</sup>  
 Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,  
 Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.  
 Un roi digne de vous a cru voir la journée  
 Qui devoit éclairer notre illustre hyménée ;  
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,  
 Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.  
 Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.  
 Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.

1. Dans l'*Andromède* de Corneille représentée en 1650, Andromède, condamnée par l'oracle à devenir la proie d'un monstre marin, dit à son père :

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux  
 De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux ;  
 Et le coup qui surprend un espoir légitime  
 Porte plus d'une mort au cœur de la victime.  
 Mais enfin il est juste, et je le dois bénir :  
 La cause des malheurs les doit faire finir.  
 Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,  
 Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses :  
 Heureuse si mes jours un peu précipités  
 Satisfont à ces dieux par moi seule irrités,  
 Si je suis la dernière à leur courroux offerte,  
 Si le salut public peut naître de ma perte !  
 Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien  
 Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien,  
 Et que je ne suis pas la première et l'unique  
 Qui rende à votre État la sûreté publique !

(Acte II, scène IV)

Mais sur son rocher, elle n'est plus aussi stoïque :

Affreuse image du trépas (*dit-elle*),  
 Qu'un triste honneur m'avoit fardée,  
 Surprenantes horreurs, épouvantable idée,  
 Qui tantôt ne m'ébranliez pas,  
 Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage  
 Avec un peu d'éloignement !  
 Qu'on vous méprise alors ! Qu'on vous brave aisément !  
 Mais que la grandeur du courage  
 Devient d'un difficile usage  
 Lorsqu'on touche au dernier moment !...

(Acte III, scène 1.)

Pardonnez aux efforts que je viens de tenter  
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime  
 La colère des dieux demande une victime :  
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel  
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.  
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,  
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.  
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :  
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.  
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,  
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :  
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.  
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.  
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :  
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;  
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné  
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.  
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance :  
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,  
 Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,  
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?  
 Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.  
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :  
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;  
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.<sup>1</sup>  
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;

1. Dans *Rotrou* aussi, Agamemnon dit à Iphigénie :

Va, j'attends plus que toi le coup de ton trépas,  
 Et ce coup sera pire à qui n'en mourra pas.

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.  
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,  
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

## CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;  
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :  
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.  
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice  
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!  
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain  
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!  
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?  
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?  
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?  
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?  
Quel débris parle ici de votre résistance?  
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?  
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,  
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.  
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!  
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?  
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,  
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?  
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille;  
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?  
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?  
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?  
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,  
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,  
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?  
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!  
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,  
Thésée avoit osé l'enlever à son père :  
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,<sup>1</sup>  
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;  
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse  
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.  
Mais non; l'amour d'un frère et son honneur blessé  
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :  
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,  
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,  
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;  
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :  
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,  
De votre propre sang vous courez le payer;

1. « L'épisode de l'enlèvement d'Hélène, dit La Harpe, au milieu d'une tirade si véhémence, est la seule imperfection de ce morceau, partout ailleurs si pathétique. » Malgré l'autorité d'un si grand critique, nous ne pouvons adopter cette opinion. Ce récit, qui n'a que six vers, est bien placé, puisque c'est un moyen de sauver Iphigénie, et que l'amour maternel ne peut en oublier aucun. Après avoir accablé le roi des rois des outrages les plus sanglants, Clytemnestre couvre de mépris cette Hélène pour laquelle il veut immoler sa fille. Cette idée semble la calmer un moment, parce qu'elle flatte ses espérances. C'est un repos qui était nécessaire au milieu d'une tirade si longue et si vive, et qui donne encore plus de véhémence aux transports que dans le moment même Clytemnestre va faire éclater. Remarquez que dans ce récit elle passe rapidement de la fureur au raisonnement, et du raisonnement au pathétique. Elle veut effrayer, convaincre, et toucher; et l'on sent que tout cela doit se présenter à la fois dans le cœur maternel. (A. M.)